

XYZ. La revue de la nouvelle

L'école Chapais

Michel Lord



Numéro 132, hiver 2017

École : un lieu autre pour un autre soi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87432ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lord, M. (2017). L'école Chapais. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (132), 53–58.

L'école Chapais

Michel Lord

Je cause avec des jeunes gens. [...] Pas un chez qui je retrouve notre détachement à nous, notre façon franciscaine de partir pour le voyage de la vie, en écoutant le chant des oiseaux, le vent, les voix du monde. Les années tremblent devant nous, comme un pont métallique longtemps après qu'un grand train a passé.

JULES ROMAINS,

Les hommes de bonne volonté

CINQ ANS ET DEMI... C'est l'âge que j'ai en cette première heure de classe. Soixante ans plus tard, je me rappelle avec acuité certains moments de cette première journée qui bouleversera ma vie, mais à peu près rien de ce qui vient avant, ayant baigné tout ce temps préhistorique dans le bonheur de l'amour maternel, attaché à ses jupes, mais détaché du monde cruel, baignant dans « le chant des oiseaux, le vent... », dans le prolongement béat de l'espace amniotique. En ces temps immémoriaux, nous devons avoir six ans pour être admis à l'école, mais je les aurai en janvier, au milieu de l'année scolaire. Comme je ne suis ni manchot ni sot, me voilà dans une petite classe de l'école Thomas-Chapais, dans la ville sainte, ou presque, ou plus, dans la ville mariale du Cap-de-la-Madeleine, comté de Champlain, dans cette *province* de Québec, dont je détesterai tant l'esprit provincial quelques années plus tard. Pas le provincialisme calme et serein du Cap, mais celui de la *province qui veut rester provinciale* et que Jacques Ferron m'apprendra à prendre avec les pinces rougies d'un maréchal-ferrant rageur et enragé. Je suis encore loin de cette conscience politique. Plutôt endormi 53

même. Endormi dur, mais dans la douceur d'une vie sans histoire... ni littérature.

Dans la maison familiale, aucun livre, mais une paix ouvrière dans la rue Boucher, rendue plus tard à sa pleine dignité de rue Pierre-Boucher, dit de Boucherville, fier citoyen de Trois-Rivières — cité de Laviolette —, à qui ma rue doit tout son modeste prestige, elle qui a une dizaine de maisons de part et d'autre de ses trottoirs, à partir de la rue Thibault, et qui se jette brusquement, tout d'un jet dans la forêt boréale au bas de la côte qui la termine et du grand pit de sable qui la borde, jusqu'à la Saint-Maurice. C'est la jungle pour moi, qui pouvais ainsi jouer à Tarzan en vélo ou à pied, en pleine Mauricie d'avant le Déluge bitumineux. À mon grand désespoir, cette rue sera entièrement rasée vingt ans plus tard pour faire place à l'autoroute 40, nommée un temps d'après un certain pape venu nous voir au sanctuaire Notre-Dame-du-Cap, puis plus heureusement du nom du grand Félix Leclerc de La Tuque. La Mauricie a des héros qui n'ont rien à envier à ceux de Rome. Quand ils ont commencé à culbuter la terre paternelle, j'ai pleuré le saule déraciné, planté quand j'étais encore écolier. Pleuré aussi le pommier qui se battait sous la clôture pour savoir s'il serait du côté des Drolet ou de chez nous. Peine perdue... Le temps balaie mon passé. La mémoire en garde des lambeaux.

Un beau matin de septembre 1954, me voilà dans cette première classe, éberlué, si naïf, si timide, ce que je resterai longtemps, à moitié bègue, nerveux comme dix chats, jusqu'à ce que la volonté me mette enfin sur les rails. Dur roman d'apprentissage en son aube.

L'école est située à une dizaine de minutes de marche de la maison paternelle, mais je dois passer, si je veux éviter de prendre le viaduc qui mène à la rue Radnor, par un boisé en friche, passablement déboisé, et franchir une voie ferrée où, pour ne pas me faire écraser, je tenais à la vie, allez, je guettais les trains venant de Québec ou de Montréal. Le maigre boisé donnait sur une cour industrielle asphaltée, huileuse,

54 horrible, remplie de camions. La laideur nord-américaine

incarnée, que déjà j'abhorrais. Faut dire par contre que le retour avait son agrément en ces premiers temps de la télé. Nous n'en avions pas encore à la maison, et je raffolais des dessins animés dont je pouvais jouir, yeux tout ébahis, sur le petit écran de l'époque, au restaurant du coin, à deux pas de l'église. Déjà, sans le savoir, je suis cet être à la sensibilité d'artiste, à fleur de peau, qui va bientôt découvrir pêle-mêle les Beatles, Piaf, Brel, Ferré, Philippe Clay, Bach, Haendel, Mozart, Beethoven, Brahms, Mahler, Prokofiev, Stravinski, et tous ces auteurs, dont Flaubert le magnifique, qui arrivera bientôt pour parfaire mon éducation sentimentale, mais surtout littéraire. Une éducation bien maigre, si j'essaie de me rappeler peu ou prou ce que j'ai appris à l'école Chapais.

Arrivé sans aucun bagage, né dans un monde, une maison sans aucun livre, j'ai de la chance : ma mère comprend assez vite mon appétit de lecture et m'abonne aux merveilleuses revues de B. D. belges et françaises, dont les extraordinaires *Tintin* et *Spirou*. Elle m'achète aussi les vendredis soirs de magasinage dans la rue des Forges des albums *Tintin* et *Milou* de Hergé, dévorés avec un plaisir incommensurable le samedi matin au saut du lit. Et encore...

Mais c'est déjà loin de cette première journée de classe à Chapais. Surréaliste en un sens, car je me souviens surtout d'un élève qui s'est retrouvé sous son lourd pupitre, je me demande encore comment. Pourtant, l'image reste imprimée dans une couche secrète de mon cerveau. Le reste baigne dans un mélange de flou et d'images vives. Comment oublier l'incendie de l'église paroissiale en deuxième année (occasion, dans les jours qui ont suivi, d'explorer des ruines pour la première fois de ma vie), une église de papier imitation brique, de fils de pauvres ouvriers que nous étions, qui sera remplacée par une presque cathédrale, à nos yeux du moins, le curé Milo étant assez mégalomane, aimant statues, chromos, et préférant au noble orgue à tuyaux un horrible orgue électronique plus trémulant que chantant ?

Comment oublier les séances de récréation ? Ah ! ces récréations ! De la souffrance pure, digne des premiers martyrs 55

chrétiens. Jouer au baseball à Chapais ! Plus tard au hockey au collège séraphique (Saint-Antoine) des Franciscains de Trois-Rivières. Pour moi, fort pieux et jeune croisillon, triste rongeur de balustre, il y avait de quoi accéder à la sainteté tant le baseball correspondait aux supplices infligés aux premiers chrétiens. À Chapais, aucune échappatoire, que des souffrances de jeune Werther avant la lettre, mais au collège, je saurai me réfugier en classe de syntaxe dans les toilettes du pavillon de l'Alverne, pour lire le temps que durerait la partie de hockey. Au moins, je n'aurais pas tout honteux à patiner sur la bottine, comme on disait, la honte du collège. Étonnamment, des décennies plus tard, promu professeur de littérature, je patinerai comme un pro sur le canal Rideau à Ottawa. Allez savoir...

Cela pour dire que, parti de rien — ma mère adorée avait peu étudié, mon père beaucoup plus, mais pas assez, passé d'ouvrier à la Reynolds Aluminium (qui l'a rendu un peu dur d'oreille) à agent d'assurances, presque bourgeois, fréquentant le grand patron —, je ne comptais que sur mes ressources, ma volonté (de puissance, bonjour Nietzsche) que je ne savais pas si grande à l'époque, mais qui l'était (j'avais horreur de l'échec, j'étais déjà *humain, trop humain*). Je n'avais encore rien lu qui vaille, à cinq ans, et je ne devais découvrir, halluciné par les murs de livres, la bibliothèque de la ville de Trois-Rivières qu'au début de l'adolescence. Je me rappelle que, peu après les sept années de mon passage presque à vide à l'école Chapais, j'arpentais les couloirs souterrains de la bibliothèque du séminaire Saint-Antoine, aujourd'hui le site de l'UQTR, les premiers jours après qu'on m'avait jeté un dimanche de septembre 1961 sur ce campus alors tout neuf — jouxtant le terrible village de tôle de Trois-Rivières, avec ses cabanes invraisemblables — où les fenêtres misérables laissaient entrevoir de grands écrans de télévision, encore rares chez les miséreux, et dont de rutilantes Cadillac enjolivaient les devantures. Ce campus des Franciscains ne devait durer que le temps d'une rose, anéanti par la Révolution tranquille et le rapport Parent,

qui proposait l'abolition de l'ancien département de l'Instruction publique et la création du ministère de l'Éducation. La tôle ignoble du pauvre village et les riches humanités avoisinantes allaient s'engouffrer ensemble dans un même glissement de terrain et mener le Québec vers les jours tantôt lumineux, tantôt sombres de sa destinée de toujours province, à mon grand désespoir.

Avant cette désespérance sociale et politique, la petite école préfigure en partie la suite des choses, mais en représente aussi le contraste. Sorte de *no man's land*, le terrain de jeu qui entoure l'école comme un fer à cheval est peu asphalté, surtout en terre battue, idéale pour le fameux baseball abhorré. Pas un arbre, un désert désolant qu'on s'empresse de quitter et qu'on ne se presse pas de retrouver tous les petits matins. L'église de la paroisse Saint-Odilon, bientôt reconstruite à grands frais, est juste de l'autre côté de la rue. Je suis si pieux, assistant à une messe basse presque chaque matin, que ma mère rêve de me voir père franciscain dès le jour où j'annonce à mon père — qui demande au petit homme de douze ans que je suis — ce que je veux faire après ma septième année: allez, dis-je sans hésiter, passer les tests de classement au séminaire Saint-Antoine. C'est le frère Léonce — portier, convers à l'ancien collège séraphique de la rue Saint-Maurice et gardien de la crypte du bon père Frédéric, vénéré par ma grand-mère Lord, absolument certaine qu'il avait vu la statue de la Vierge Marie du vieux sanctuaire du Cap ouvrir ses beaux yeux de plâtre — qui m'avait donné cette idée — qui m'avait ouvert les yeux — un jour qu'il passait pour *la fameuse quête au beurre* franciscaine chez mes grands-parents Perron à Saint-Adelphe, où je jouissais, paresseux, de mes étés au milieu des poules, des vaches que grand-papa me demandait d'aller chercher à cinq heures du matin (« Va cri les vaches, Michel » — je n'avais pas le temps de me vautrer longtemps dans mon lit comme Gargantua, qui deviendrait mon ami quinze ans plus tard), avec des séances de roulage dans le foin de la grange, d'exploration par-delà le beau pont couvert, autre grand disparu, 57

remplacé par du béton armé, sans âme, puis vers l'hôtel de mon oncle Odilon Carpentier.

L'image, l'idée du cours classique brillait alors dans mon esprit d'enfant déjà ambitieux et affamé de savoir, de livres, d'histoire. Pourtant, j'avais passé sept ans à l'école Chapais, années ponctuées surtout de rassemblements dans le gymnase où chaque matin le directeur, gros frère de Saint-Gabriel, nous faisait chanter le *Ô Canada*, avant de nous laisser, à moitié éveillés, nous disperser dans nos classes où nous attendaient les fruits de la connaissance, surtout les mystères de la religion enfin révélés (un Dieu en trois personnes ; où est le ciel ? en haut, l'enfer ? en bas ; non mais de telles bêtises étaient-elles possibles ?). Il y avait tout de même du bon : la grammaire apprise à la dure, comme les tables de multiplication, bientôt celle des éléments de Mendeleïev, tout cela par cœur, ce qui aidera notre génération à avoir de la mémoire... (*Je me souviens*, tu parles !) et surtout à s'empresse de tout oublier entre deux élections.

Mais moi, à peu près le seul dans toutes mes classes qui lisait, ce qui s'appelle *lire*, j'avais beaucoup de choses à apprendre et à retenir. Ces choses se trouveront autant dans les livres que dans mon monde, dans ma simple réalité de jeune Capon (c'est le nom qu'on se donnait), madelinois aussi bien que trifluvien (je suis né à l'hôpital Sainte-Marie de Trois-Rivières, pour les annales romaines et ultramontaines), le corps et l'âme riviés aux confluent de ces grands saints géologiques que sont la Saint-Maurice et le Saint-Laurent, merveilles dont les abords m'ont tant enchanté en ces années encore plongées dans cette Grande Noirceur, par bouts lumineuses comme toute période médiévale promise à une Renaissance, à laquelle nous saurons accéder un jour, la tête haute.